

enfin que l'heure de la retraite avait sonné pour lui, car je ne le retrouve plus qu'à Pescia en Toscane où il goûta un bien court repos avant sa mort, qui arriva dans le mois de décembre 1867. Il était âgé de 71 ans. Son caractère et ses qualités plus encore que son talent, lui avaient valu beaucoup d'amis. Pacini a été une étoile de moyenne grandeur, passée maintenant à l'état de nébuleuse. Mais il a eu l'honneur de faire partie de la pléiade rossinienne.

SCHUBERT

(FRANZ)

NÉ EN 1797, MORT EN 1828.

Le 9 octobre 1808, un enfant de onze ans, aux yeux effarés, à la chevelure crépue comme celle d'un nègre, vêtu d'une blouse de paysan, se présentait au concours pour l'obtention d'une place d'élève au Conservatoire de Vienne. C'étaient dans la foule des candidats des rires étouffés, des chuchotements ironiques. Chacun se demandait d'où pouvait venir ce petit rustaud ; mais la surprise fut générale quand, l'examen ayant commencé, on vit l'enfant ainsi accoutré résoudre en se jouant toutes les difficultés qui lui furent proposées et s'attirer les félicitations les plus chaleureuses de Salieri, maître de la chapelle impériale, qui présidait le jury d'admission.

Le jeune aspirant reçu ce jour-là au Conservatoire se nommait Franz Schubert.

Il était né à Vienne le 31 janvier 1797 d'une famille d'instituteurs. Cette profession était celle de son père, et elle fut également celle de ses trois frères Ignace, Ferdinand et Charles. On devine par la situation actuelle de nos maîtres d'école, ce que pouvait être en Autriche, il y a soixante-dix ans, la position d'un homme voué à la carrière pédagogique. Ces fonctions n'ont presque jamais procuré l'aisance en compensation des pénibles labeurs qu'elles imposent : presque toujours au contraire la pauvreté les accompagne. C'était le cas ici ; mais dans ce logis modeste, chez tous les membres de cette humble famille régnait la passion de la musique, et il n'en fallait pas davantage pour faire oublier aux uns et aux autres les fatigues du jour et les inquiétudes du lendemain. Le soir, le père et les trois fils aînés aimaient à se délasser de leurs travaux en exécutant les trios ou quatuors de Beethoven, alors arrivé à la pleine possession de son génie. Franz, le plus jeune, faisait sa partie dans ces concerts improvisés.



FRANÇOIS SCHUBERT

Il avait reçu les premières leçons dans sa famille et auprès de Michel Holzer; mais déjà il se distinguait autant par la justesse de son jeu que par la finesse de ses perceptions musicales. A dix ans, il faisait l'admiration du vieil Holzer qui s'étonnait de n'avoir rien à apprendre à un enfant dont l'instinct allait au-devant de tous les enseignements. L'année suivante, il fut admis comme soliste au chœur de l'église de Lichtenenthal, grâce à sa belle voix de soprano. Nous avons vu plus haut comment il fit son entrée au Conservatoire : disons aussi qu'il ne tarda pas à figurer comme violoniste à l'orchestre de cette école et que même il lui arriva plus d'une fois de le diriger en l'absence du chef. Schubert s'exerçait déjà clandestinement à la composition; mais, trop pauvre pour se procurer du papier réglé, il n'eût pu noter ses précoces inspirations musicales, sans l'assistance de son ami Joseph de Spaun qui fut plus tard un de ses protecteurs les plus fidèles. Ce détail nous donne une idée des privations que subissait dès cette époque le jeune artiste. En voici un nouveau témoignage : c'est une lettre qu'il écrit à un de ses frères :

« Laisse-moi bien vite te dire ce que j'ai sur le cœur. Je vais droit au but, car je hais les préambules. J'ai longuement réfléchi sur ma position; — à tout prendre, elle est bonne, mais elle pourrait supporter quelques améliorations. Tu sais, par expérience, combien il serait doux de manger un pain blanc et quelques pommes entre un médiocre dîner et un maigre souper. Ce désir devient en moi de plus en plus impérieux; les quelques groschen que je tenais de mon père sont épuisés : que vais-je devenir ?

« Il n'y a pas de honte à demander, dit saint Mathieu, chapitre II, verset 4; — pourrais-tu me faire obtenir une couple de kreutzers ? Rien ne pourrait me rendre plus heureux et égayer davantage ma pauvre cellule. L'apôtre saint Mathieu dit encore : *Que celui qui a deux robes en donne une aux pauvres*, — médite ces paroles, prête l'oreille à qui t'implore et souviens-toi de ton affectionné, suppliant et pauvre frère.

« FRANZ. »

Schubert étudiait l'harmonie avec Rueziezka, organiste de la cour, et l'art d'écrire avec Salieri. Mais celui-ci voulant quelquefois lui faire mettre en musique des paroles italiennes, de vives discussions éclataient entre le maître et l'élève dont l'entêtement patriotique ne pouvait souffrir qu'on traitât la langue allemande de langue barbare. Franz ne quitta le Conservatoire qu'en 1813 au moment où sa voix, commençant à muer, le rendit impropre au service de choriste de la chapelle impériale. Revenu dans la maison paternelle, il dut accepter les fonctions d'aide-instituteur pour échapper au métier des armes, et durant trois ans, il ne put donner à la musique que les rares intervalles de repos laissés par ces occupations. L'enseignement était un supplice, pour cette organisation fine, délicate, nerveuse, et d'une impressionnabilité excessive. D'ailleurs le foyer domestique lui-même avait perdu son charme depuis qu'une étrangère y avait été installée. Le père de Schubert, devenu veuf en 1813,

n'avait pas tardé à se remarier; la mort de sa mère était une perte cruelle pour l'âme aimante et tendre de Franz. Quel que pût être son avenir, et bien qu'il ne se dissimulât point les souffrances qui attendent le talent pauvre et inconnu, sa résolution fut bientôt prise. Il quitta la maison paternelle pour se livrer exclusivement à la culture de l'art musical. Depuis ce temps jusqu'à son dernier soupir, Schubert partagea sa vie entre le travail et les douceurs de l'amitié. Il ne visita jamais les pays étrangers où il n'a obtenu qu'une réputation posthume. Ses seuls voyages se bornaient à parcourir la haute Autriche avec son ami le chanteur Vogl; tous deux, à la manière des *Minnesinger* d'autrefois, visitaient les villes et les campagnes, accueillis et fêtés partout comme des hôtes, grâce aux *Lieder* de l'un et à la belle voix de l'autre. Ce fut un bonheur pour le jeune compositeur que sa liaison avec Vogl, alors dans tout l'éclat du succès. Ce virtuose ne contribua pas peu à répandre et à faire connaître dans le monde aristocratique de Vienne les mélodies de son ami. Celui-ci, doux, simple, sans désirs, vivant exclusivement pour l'art et s'abandonnant sans réserve à son sentiment très-vif de la nature, manqua jusqu'à la fin de l'habileté nécessaire pour changer son papier de musique en billets de banque. Avec lui les éditeurs avaient beau jeu; mais que lui importait? N'avait-il pas une source inépuisable de jouissances dans sa vive imagination, dans le sentiment des beautés du monde extérieur, dans les transports que lui faisaient éprouver les œuvres de Haydn, de Mozart, de Beethoven, enfin dans le commerce de quelques esprits d'élite qui savaient le comprendre et l'apprécier? Que lui eût fait un peu plus ou un peu moins de bien-être? Il chantait, et il était heureux.

Si je m'étends sur le caractère de Schubert, c'est parce qu'ici l'étude psychologique ne peut qu'aider à l'étude musicale. Aucun artiste n'a plus que lui vécu son œuvre. Le compositeur viennois pouvait dire : « Mes *Lieder*, c'est moi. » Et quelle noble et touchante image ils nous présentent de leur auteur! Comme ils nous le montrent avec sa mélancolie douce, légèrement imprégnée de mysticisme! Sans manquer de respect au génie de Goethe et de Schiller, on peut dire que ce fut une bonne fortune pour leurs vers que d'avoir été adaptés à des mélodies pleines de force et d'un si grand caractère. Goethe et Schiller pouvaient s'en passer, il est vrai; mais n'est-ce pas Schubert qui a sauvé de l'oubli le nom de Mayrhofer, son ami, que nous ne connaîtrions guère aujourd'hui s'il n'avait été le *parolier* du grand musicien?

Combien il est regrettable qu'un artiste si bien doué soit mort si prématurément; mais l'exaltation extraordinaire dans laquelle le mettait son travail usa rapidement une constitution que la nature avait faite robuste. Il fut, à la lettre, tué par l'inspiration. Cette fiction dans laquelle les poètes nous ont représenté l'homme de génie attaché comme Mazeppa sur un cheval indompté qui l'entraîne d'une course furieuse à travers ravins et précipices,

cette fiction n'est qu'une vérité en ce qui concerne l'infortuné Schubert mort à trente et un ans de la fièvre qui lui avait fait produire ses chefs-d'œuvre. Dès 1824, une lettre adressée à son ami Kupelwieser nous apprend qu'il souffrait déjà du mal dont quatre ans plus tard il allait être victime. Je citerai un passage qui montre comment, sous l'influence de la maladie, sa mélancolie faisait place à une sombre tristesse. On pourrait le rapprocher de certaines lignes du testament écrit par Beethoven en 1802 :

« Figure-toi un homme dont la santé ne se refait jamais, et qui, par le chagrin que cela lui cause, empire la chose au lieu de l'améliorer; figure-toi un homme, dis-je, dont les plus brillantes espérances sont tournées à rien, à qui l'amour et l'amitié ne donnent que des chagrins, chez lequel l'enthousiasme (tout au moins celui qui vous soutient et vous exalte) et le sens du beau menacent de s'évanouir, et demande-toi si cet homme n'est pas malheureux et misérable? *Mon cœur est lourd, la paix m'a fui, je ne la trouverai plus jamais*, voilà ce que chaque jour je puis dire; car chaque soir, j'espère que mon sommeil n'aura pas de réveil et chaque matin m'apporte en présent les soucis de la veille. »

Il disait vrai : sa santé ne se refit jamais. Cependant, au milieu de ses souffrances physiques, il travaillait avec un redoublement d'activité comme s'il eût voulu engager une lutte de vitesse avec la mort dont il sentait déjà la froide approche. Mais cette recrudescence de production acheva d'épuiser ses forces. Le 19 novembre 1828 il expira dans les bras de son frère Ferdinand. Beethoven l'avait précédé d'un an dans la tombe. Sur son désir, Schubert fut inhumé dans le cimetière de Währing à côté de l'endroit où reposaient les restes du compositeur qu'il admirait le plus.

Schubert mourut si pauvre qu'il fallut donner deux concerts pour payer les frais de ses obsèques et l'érection de son monument funèbre. Quarante-quatre ans après, le 15 mai 1872, eut lieu à Vienne l'inauguration d'un monument érigé en son honneur. Ce fut une fête publique et solennelle, à laquelle assistèrent toutes les notabilités de Vienne et des députations nombreuses des villes de l'Allemagne. Le soir un grand concert composé des œuvres de ce maître a produit plus de 20,000 florins de recette.

Maintenant veut-on savoir ce que le grand Beethoven pensait de notre musicien : Schindler va nous l'apprendre. Lors de la maladie qui devait emporter Beethoven après cinq mois de souffrances, son activité habituelle ne pouvant plus se satisfaire, il fallait lui trouver des distractions en rapport avec son génie et ses goûts. On lui présenta un jour une collection d'environ soixante *lieder* de Schubert, presque tous en manuscrit. Ce fut pour lui une grande distraction. Il connut et apprécia le talent de Schubert qu'il prit dès lors en haute estime.

« Le grand maître qui, jusqu'alors, en connaissait cinq à peine, s'étonnait de leur quantité, et ne voulait pas croire que Schubert, jusqu'à ce moment (février 1827), en eût écrit à peu près cinq cents. Non-seulement

leur nombre, mais encore leur valeur, le frappait d'admiration. Pendant bien des jours, il ne put s'en arracher : il restait des heures entières à méditer *Iphigénie*, *Violette*, les *lieder* de Müller. « Vraiment, disait-il, il y a en ce Schubert une étincelle divine ! comme j'aurais aimé à mettre ces poèmes en musique ! » — Il admirait le travail original de Schubert, et ne comprenait pas comment il avait pu travailler sur de si longs poèmes, longs comme dix poèmes ordinaires. Schubert en a traité une centaine, en effet, qui, non-seulement sont de caractère purement lyrique, mais renferment encore des ballades très-développées, des scènes dialoguées et assez dramatiques pour tenir leur place dans de grands opéras. — Qu'aurait dit le maître, s'il avait pu connaître les scènes d'*Ossian*, *l'Otage*, *l'Élysée*, *le Plongeur* et d'autres qui ont paru depuis ? Bref, Beethoven conçut tant d'estime pour le talent de Schubert, qu'il voulait voir ses opéras, sa musique de piano ; mais sa maladie fit de tels progrès qu'il ne put réaliser ce vœu. Il prophétisait que cet artiste ferait un jour grand bruit dans le monde, et regrettait de ne l'avoir pas connu plus tôt. »

Dans l'intéressant travail qu'il a consacré à F. Schubert, M. Barbedette publie la correspondance du compositeur. J'en donnerai quelques extraits. On y trouve à chaque ligne les traces de sa profonde sensibilité et de la générosité de son cœur. Le poète Mayrhofer, l'un de ses collaborateurs, trace ainsi son portrait :

« L'amour de l'art, la société de ses amis, étaient pour lui de précieuses consolations dans son existence gênée. En 1819, un peu plus d'aisance se fit dans sa vie par suite de la protection d'un homme généreux, qu'on pourrait appeler son second père (le comte de Spaun). Le *Roi des aulnes* parut. Cette composition n'excita pas tout d'abord l'admiration qu'elle méritait et resta longtemps dans l'oubli.

« Que de fois le vis-je tomber dans mes bras, sombre et découragé, harcelé par la pauvreté et déjà hanté par la maladie ! Il n'avait pas d'énergie, il ignorait le monde, il se démunissait inconsidérément de ses œuvres ; il ne savait pas en tirer parti.

« Dans le temps où il faillit être maître d'école, il avait fait placer, dans une chambre étroite de la maison de son père, un méchant piano. J'avais été bien souvent le trouver : que de fois n'avais-je pas prophétisé à son père la gloire future de l'enfant !

« Quelle émotion s'empara de moi lorsque, en novembre 1828, je revins dans cette maison pour suivre son corps et chanter sur lui le *Requiem* de l'éternité !

« Les hasards de la vie m'ont, depuis, porté ailleurs, mais le passé ne perd jamais ses droits. Je n'oublierai jamais les temps heureux de notre cohabitation. Notre liaison fut d'autant plus étroite que nos caractères différaient et se complétaient mutuellement. J'étais sombre et attristé ; lui, était d'une humeur douce et gaie. C'était pour moi un génie

bienfaisant qui me guidait dans la vie au son de ses mélodies divines.

« Il était modeste, bon, sincère au delà des bornes de la prudence ; sa franchise était tout aimable, et, comme dit le poète :

« Les portes de son cœur étaient toujours ouvertes. »

« Quand sa tâche quotidienne était achevée, comme il était heureux, cheminant avec ses amis ! Il aimait la nature et se retrempait en elle comme tous les hommes bons. Il fut un fils tendre, un frère dévoué, un véritable ami pour ses amis ; il était bienveillant, généreux, aimé et apprécié de tous ceux qui l'approchaient. Sa vie privée était honorable et digne. »

Schubert avait un esprit très-cultivé ; il était poète, et il a composé les paroles de plusieurs de ses *lieder*.

« Cher Ferdinand, écrivait-il à son frère le 18 juillet 1824, je vois que mon souvenir vit toujours parmi vous, et j'en suis bien heureux. Vous avez versé des larmes lorsque je vous ai quittés ; vous êtes inquiets de ma destinée. Je m'empresse de te rassurer, toi, mon ami le plus cher, lié à toutes les fibres de mon cœur. Sans doute, ils ne sont plus ces temps heureux de mon enfance. J'ai fait l'expérience d'une vie plus austère et plus rude ; mais, Dieu soit loué, je m'efforce de l'embellir par la fantaisie. On croit généralement que le bonheur dépend du lieu où l'on fut heureux une fois, tandis qu'il est en nous et n'est, pour cela, qu'une illusion. »

Telle était l'idée que Fr. Schubert se faisait du bonheur. Saisissons au passage quelques circonstances relatives à l'existence musicale de l'artiste :

Steyer, le 25 juillet 1825.

« Très-chers parents, soyez sans inquiétude, ma santé est excellente. Je suis parti de Steyer pour me rendre à Gmunden, dont les environs sont célestes. Les habitants sont pour moi d'une extrême bienveillance ; nous faisons beaucoup de musique ; mes *lieder* sur *la Dame du Lac*, de Walter Scott, plaisent généralement. J'ai chanté l'*Ave Maria* (Jung Frau), qui a saisi tout le monde par son caractère religieux... Je ne cherche jamais le sentiment de parti pris. S'il apparaît dans mes œuvres, c'est qu'il s'est imposé à moi et que j'ai été vaincu par lui. J'estime que le vrai sentiment doit être naturel... Je voudrais bien publier mes *lieder* de Walter Scott ; le nom de cet auteur célèbre pourrait piquer la curiosité ; l'addition d'un texte anglais pourrait aussi me faire connaître en Angleterre ; mais, doit-on attendre quelque chose d'honnête des éditeurs de musique ? Les artistes ne sont-ils pas les esclaves de ces misérables trafiquants ?

« Ce que vous me dites de *Suleika* me fait plaisir. Je suis heureux que cette mélodie ait réussi. Vous savez cependant que je ne déteste pas la critique. Je l'ai toujours en vue, afin de savoir si je n'ai pas encore quelque chose à apprendre.

« Je trouve partout mes compositions répandues dans la haute Autriche ;